

Notiz = Notice

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **33 (1979)**

Heft 1

PDF erstellt am: **25.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTIZ – NOTICE

LE HŌBŌGIRIN

*Présentation générale, et regards sur les dix dernières années**

Mesdames et Messieurs,

Au cours d'une histoire longue d'un demi-siècle, le *Hōbōgin* a déjà été présenté plus d'une fois. Je rappellerai en particulier: 1^o l'Avertissement du Fascicule I, paru en 1929, non signé mais rédigé sans doute par M. Paul Demiéville; 2^o un exposé que j'ai eu l'honneur de faire à Kyōto, devant l'Association des études orientales (Tōhō Gakkai), en 1967, sous le titre *Le Hōbōgin: héritage du passé, perspectives d'avenir*, et qui présente la particularité d'avoir paru en japonais, dans les *Transactions of the International Conference of Orientalists in Japan*; l'original français est resté inédit; 3^o l'Avertissement du Fascicule IV, rédigé par M. Paul Demiéville en 1966, paru en 1967; 4^o de nombreux rapports, rapports d'activité, notes, mémorandums, présentés par l'équipe rédactionnelle en diverses circonstances.

Depuis le dernier Avertissement, il est intervenu des changements considérables, et le travail a fait du chemin. Il vaut donc la peine de présenter à nouveau le *Hōbōgin*, dans son état le plus récent, et de jeter un coup d'œil sur ces dix dernières années. Je suis heureux de pouvoir le faire ici, au cours de ce séjour au Japon que je dois à la générosité de l'Université de Kyōto, à l'hospitalité de sa Faculté des Lettres, au dévouement et à la diligence de mon collègue et ami le Professeur Ōjihara Yutaka.

Je diviserai mon exposé en quatre parties:

1. Présentation du *Hōbōgin*.
2. Organisation du *Hōbōgin*.
3. Histoire des dix dernières années.
4. La collaboration japonaise au *Hōbōgin*.

* Conférence donnée à l'Université de Kyōto, le 21 octobre 1977, et à la Maison franco-japonaise de Tokyo, le 27 octobre 1977. – Les noms de personnes japonais sont écrits suivant l'usage japonais: nom de famille d'abord, nom personnel ensuite.

1. Présentation du *Hōbōgin*

“*Hōbōgin*” signifie en français “La forêt des significations du joyau de la Loi”, traduction qui n’a évidemment ni la concision ni l’élégance de l’original. C’est un mot composé japonais, ou “sino-japonais” comme on dit pour marquer que les quatre caractères chinois qui le constituent sont lus non pas dans leurs lectures proprement japonaises, mais dans l’adaptation japonaise de leur prononciation en chinois. Cette dernière, par parenthèse, se transcrirait “Fabao yilin”; je m’excuse de ne pas y mettre les tons convenables. Ajoutons encore, pour sacrifier à une manie chère à l’orateur, que “*Hōbōgin*” pourrait être traduit en sanscrit, où il deviendrait “Dharma-ratnārtha-vana”.

La “Loi” désigne ici l’enseignement du Bouddha, en sanscrit le Dharma, qui est effectivement un des trois “joyaux” du bouddhisme.

“*Hōbōgin*” n’est pas un nom commun: on ne le trouverait pas dans un dictionnaire de langue, japonais ou chinois. C’est un terme imaginé, sauf erreur, par Takakusu Junjirō, l’un des fondateurs du *Hōbōgin*, pour servir de titre à cette publication, dont le sous-titre français précise la teneur: “Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d’après les sources chinoises et japonaises”.

Par “sources chinoises et japonaises”, il faut entendre principalement le Canon bouddhique chinois (*Daizōkyō*), et les instruments de travail modernes élaborés au Japon: dictionnaires, encyclopédies, bibliographies.

En 1926, lorsque Sylvain Lévi, l’autre fondateur du *Hōbōgin*, se rendit au Japon comme premier directeur français de la Maison franco-japonaise nouvellement fondée, le célèbre “Canon chinois de l’ère Taishō” (*Taishō Shinshū Daizōkyō*) se trouvait en cours de publication sous la direction de Takakusu; l’encyclopédie Mochizuki, la grande bibliographie d’Ono Gemmyō étaient en préparation. Frappé par l’essor que ces instruments de travail, et bien d’autres, donnaient déjà ou allaient donner à la recherche japonaise, Sylvain Lévi conçut le projet de faire passer en français, à l’usage des chercheurs occidentaux, ne fût-ce qu’une part de l’information qui s’y trouvait contenue, en accord d’ailleurs avec des résolutions votées par des congrès européens, dont on trouve le détail dans l’Avertissement du Fascicule I.

Toutefois, même à cette époque, les études bouddhiques en Occident ne pouvaient rivaliser avec le Japon ni par les ressources ni par le nombre des chercheurs. Il fallait se borner, sous peine de se perdre. Le même Avertissement définit clairement cette limitation: “Afin de concentrer

l'effort sur la partie la plus neuve et la plus difficile de l'œuvre, il a paru opportun de s'en tenir tout d'abord aux termes techniques et aux noms propres d'ordre surnaturel. On a laissé de côté: (1) les noms de personnages [...] historiques ou semi-historiques [...]; (2) les noms de lieux; (3) les titres d'ouvrages [...].” Le *Hōbōgin* n'est donc, par exemple, ni un dictionnaire historique, ni une bibliographie, mais bien un “dictionnaire explicatif de la terminologie sino-japonaise du bouddhisme, rédigé en français”, en japonais “Furansugo no kanwa Bukkyō jutsugo kaisetsu jiten”, et c'est sous cette rubrique que la rédaction de Kyōto tend de plus en plus à le présenter au public japonais. Même ainsi restreinte, l'entreprise reste de taille. On connaît la luxuriance de la terminologie bouddhique, doctrinale, disciplinaire, culturelle; et quant aux “noms propres d'ordre surnaturel”, cette expression à la fois insolite et pertinente couvre l'ensemble de ce que l'on a coutume d'appeler, faute d'un terme plus approprié, le “panthéon bouddhique”.

Fondé sur les sources chinoises et japonaises, le *Hōbōgin* garde d'autre part le souci d'une référence constante aux antécédents indiens, qui ne sont d'ailleurs souvent accessibles qu'à travers les sources tibétaines ou extrême-orientales, en l'absence des originaux indiens perdus. A travers l'Extrême-Orient, retrouver l'Inde; à travers les traductions et la terminologie chinoises, retrouver les originaux sanscrits ou pâli: tel a toujours été, tel demeure un des objectifs majeurs du *Hōbōgin*. Ainsi, ce dictionnaire du bouddhisme permet en outre “aux indianistes de se documenter sur le développement des doctrines bouddhiques en Extrême-Orient et aux sinologues et japonologues de retrouver l'origine indienne de nombreux concepts véhiculés par le bouddhisme”, comme le dit fort bien une présentation du *Hōbōgin* datée d'août 1975 et restée inédite.

Les entrées d'articles sont les termes sino-japonais; mais elles se suivent dans l'ordre alphabétique latin, plus familier au public que vise le *Hōbōgin*.

Tous ces traits composent un profil assez sinueux: pour citer encore le même inédit, il convient de signaler “la complexité, ne fût-ce qu'à un point de vue purement formel, de l'établissement d'un tel dictionnaire”; et, pourrait-on ajouter, du point de vue du contenu, la diversité des compétences requises.

Afin de maîtriser cette complexité et de l'ordonner en une présentation claire, on a prévu pour les articles un schéma précis et souple à la fois. Un article typique comporte les divisions suivantes: (1) Un “chapeau”, le plus succinct possible, donnant les termes qui désignent habituellement la notion traitée dans l'article, en sanscrit, pâli, tibétain et chinois, ainsi

qu'un équivalent français fixe. (2) Une partie terminologique, destinée surtout à relever les variantes plus ou moins nombreuses que présente presque toujours la terminologie chinoise. (3) Un Aperçu synthétique du sujet traité, qui, sous son titre modeste, constitue à la fois le cœur et la partie la plus neuve de l'article. (4) Un précis des développements de la notion traitée dans les bouddhismes indien, chinois, japonais, borné à l'essentiel, et sans nulle prétention à l'exhaustivité. (5) Un relevé des catégories numériques dans lesquelles figure la notion traitée, important pour la scolastique bouddhique, qui recourt sans cesse au procédé de l'énumération. (6) Une liste et une explication des principaux termes composés sino-japonais où figure le terme traité dans l'article, et dont certains sont parfois plus importants que lui.

Ce schéma est un support utile, mais on s'est gardé de lui donner quoi que ce soit de rigide ou de contraignant, et la présentation des articles est en fait d'une grande diversité. Beaucoup se rapportent à des sujets dont la bibliographie japonaise est déjà plus ou moins importante, mais qui n'ont encore jamais été traités méthodiquement dans une langue occidentale: ils rendent ainsi accessible au public occidental, pour la première fois, la recherche japonaise sur tel ou tel point. D'autres traitent de questions qui, pour des raisons diverses, ne pourraient faire l'objet d'une étude particulière, article ou livre. Certains "petits sujets" sont développés proportionnellement beaucoup plus que des sujets de plus grande envergure, mais sur lesquels il existe déjà une documentation abondante, voire des ouvrages de synthèse. A tous ces traits se marque le caractère quelque peu "pionnier" du *Hōbōgin*.

Il faut encore insister fortement sur un point qui donne lieu à de fréquents malentendus: c'est que le *Hōbōgin* n'est, à aucun degré et en aucune manière, la traduction d'encyclopédies ou de dictionnaires japonais. Il s'appuie sur eux, et largement; mais il ne les traduit pas. S'il se bornait à le faire, il manquerait un de ses buts principaux. Il y a en effet des différences fondamentales de base culturelle, d'approche et de méthode entre la recherche japonaise et la recherche occidentale, et c'est en bonne partie pour surmonter ces différences que le *Hōbōgin* est publié. Un article du *Hōbōgin* comporte donc toujours, notamment dans l'Aperçu, un texte original, et ne se réduit jamais à une traduction ou à un centon d'ouvrages japonais homologues.

Il y figure pourtant des traductions, et même en abondance: il s'agit principalement de passages du Canon chinois, que le *Hōbōgin* n'hésite pas à mettre en français, pour illustrer les sujets traités par de nombreux échantillons de cette énorme masse de textes qui ne sera probablement jamais traduite intégralement dans quelque langue que ce soit.

2. Organisation du *Hōbōgin*

Relativement compliquée, l'organisation du *Hōbōgin* marque le souci constant d'associer à parts égales le Japon et la France.

Les deux premiers noms qui figurent sur la couverture des fascicules sont ceux des deux fondateurs: Sylvain Lévi, le premier indianiste français de son temps; Takakusu Junjirō, l'un des plus éminents bouddhologues japonais de son temps.

Le *Hōbōgin* est placé sous le haut patronage de deux institutions académiques: l'Académie des inscriptions et belles-lettres à Paris, l'Académie du Japon à Tokyo. Au sein de chacune, deux membres en particulier ont joué un rôle éminent dans la promotion et le soutien de l'ouvrage: à Paris, MM. Paul Demiéville et Jean Filliozat; à l'Académie du Japon, MM. Tsuji Naoshirō et Nagao Gajin. Bien que non bouddhisant, M. Tsuji n'a jamais ménagé son appui dès la reprise du travail en 1962; il a contribué notamment à faire obtenir au *Hōbōgin* des subsides et des livres. M. Nagao lui a ouvert les portes de l'Université de Kyōto dès son installation en cette ville, la même année.

Il y a deux comités: un Comité de direction à Paris, constitué en 1966 et présidé par M. Demiéville; et à Tokyo, un Comité pour la publication du *Hōbōgin* (*Hōbōgin henshū iinkai*), qui a son siège à la Maison franco-japonaise; il est présidé par M. Yamada Ryūjō, un des collaborateurs japonais de la première heure au *Hōbōgin*; il compte parmi ses membres MM. Tsuji et Nagao, ainsi que, à Kyōto encore, M. Tsukamoto Zenryū et, jusqu'à l'année dernière, le regretté Yamaguchi Susumu.

Il y a également deux éditeurs: la Librairie Adrien-Maisonneuve à Paris, et la Maison franco-japonaise. Dans les dix dernières années, l'éditeur Maisonneuve a consenti, à plusieurs reprises, à se dessaisir d'une partie de son fonds en faveur de son co-éditeur chez qui le *Hōbōgin* se trouvait épuisé; et, en 1974, il a réimprimé le Fascicule III, qui menaçait de s'épuiser complètement et de créer une lacune préjudiciable à la diffusion de l'ouvrage.

La Maison franco-japonaise, qui fut autrefois le siège de la rédaction, et qui est toujours le siège du Comité japonais, joue un rôle important et multiple, qui dépasse celui d'un simple éditeur. Elle représente le *Hōbōgin* devant les administrations et ministères japonais, et se charge des démarches auprès de ces organismes, notamment du Ministère de l'éducation (*Mombushō*), qui a accordé des subsides au *Hōbōgin*, et des administrations des douanes pour les formalités d'exportation des fascicules imprimés.

més au Japon. Les directions japonaise et française de la Maison ont accordé et accordent encore elles-mêmes des subsides; et le *Hōbōgin* doit beaucoup au dévouement de l'administrateur japonais depuis de longues années, M. Yamaji Shizuo, et des directeurs français, notamment de M. Bernard Frank.

A Paris, l'Académie des inscriptions finance l'impression du *Hōbōgin*. L'École française d'Extrême-Orient, dirigée jusqu'à cette année par M. Jean Filliozat, a toujours réservé des postes aux collaborateurs. Le premier bénéficiaire en a été votre serviteur; et, à l'heure actuelle, trois collaborateurs, Mme Anna Seidel, MM. Hubert Durt et Antonino Forte, sont des membres de l'École.

Je n'aurais garde enfin d'omettre le Fonds National suisse de la recherche scientifique, qui m'envoya jadis au Japon et qui m'assure maintenant mon traitement de professeur, apportant ainsi sa quote-part au progrès de l'ouvrage.

L'organisation scientifique du *Hōbōgin* est plus simple que son organisation administrative: bien qu'assez dispersée, elle peut se résumer en peu de mots. La direction est établie à Paris: M. Paul Demiéville, jusqu' alors rédacteur en chef, est devenu directeur en 1966. La rédaction en chef a son siège à Lausanne, en Suisse; après avoir été collaborateur, je l'ai reprise de M. Demiéville, la même année. La rédaction est établie à Kyōto, au temple Rinkō-in. Elle compte actuellement quatre collaborateurs à plein temps, M. Hubert Durt, Mme Anna Seidel, MM. Robert Duquenne et Antonio Forte, trois collaborateurs à temps partiel, MM. Mimaki Katsumi, Iyanaga Nobumi et Mme Guo Liying, ainsi qu'une dactylographe, Mme Ida Mitsuko. Soulignons le caractère international de cette équipe, où se trouvent représentés la France, le Japon, l'Allemagne, la Belgique, la Chine, l'Italie et la Suisse. En 1968, le siège de la rédaction a été érigé en un Institut du *Hōbōgin* (*Hōbōgin kenkyūsho*), rattaché à l'École française d'Extrême-Orient.

3. Histoire des dix dernières années

Cette présentation générale terminée, je puis maintenant retracer l'histoire du *Hōbōgin* dès 1967. Partir de cette année-là, c'est partir d'une période critique de cette histoire. Quelle était donc alors la situation?

Le *Hōbōgin* était installé au Rinkō-in depuis deux ans. L'équipe rédactionnelle comprenait trois personnes: M. Durt, collaborateur depuis

1965, composait des articles, notamment sur des questions de discipline monastique où il s'est acquis une compétence reconnue, et s'occupait plus spécialement de l'illustration, à laquelle le *Hōbōgin* voue depuis ses débuts une sollicitude particulière. M. Katsura Shōryū, doctorant de l'Université de Kyōto, avait charge de rassembler et de compléter les matériaux des articles à venir. Quant à votre serviteur, M. Demiéville avait bien voulu, lors de son voyage au Japon en 1966, lui céder la rédaction en chef. M. Durt était contractuel (*keiyakusha*) du Ministère japonais de l'éducation; M. Katsura était rémunéré sur des crédits accordés par la Maison franco-japonaise; et j'étais membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Il avait fallu tout d'abord concentrer les efforts sur la remise en train, qui, pour un ouvrage de cette taille, n'allait pas déjà sans problèmes, et sur la composition des articles, afin que pût paraître aussitôt que possible un fascicule qui restaurât la confiance en une entreprise à laquelle beaucoup ne croyaient plus guère. En 1967 précisément parut un Fascicule IV, de dimensions modestes, mais qui avait du moins l'avantage d'exister.

Cependant, l'organisation du travail restait assez rudimentaire; il reposait notamment en bonne partie sur la bibliothèque personnelle du rédacteur en chef. En 1967, ce dernier prit la décision d'accepter une invitation du Fonds National suisse de la recherche scientifique et de rentrer dans son pays natal où un poste lui était offert. Après son départ, au printemps 1968, la bibliothèque du Rinkō-in se trouva privée d'une bonne part de sa substance. Restaient heureusement les collections acquises cinq ans auparavant grâce à un subside du Mombushō.

Il s'agissait maintenant, pour éviter à l'avenir une aussi fâcheuse traverse et donner au *Hōbōgin* l'assise nécessaire, d'en faire une institution, de lui constituer une bibliothèque propre et une équipe permanente. C'est à cette tâche que s'attela d'emblée M. Durt, resté seul sur place. Dès 1968, comme je l'ai déjà mentionné, le *hanare*, l'"aile indépendante" que l'Ecole française d'Extrême-Orient louait désormais au Rinkō-in, devenait l'Institut du *Hōbōgin*.

Pour reconstituer et développer la bibliothèque, des subsides affluèrent de divers côtés: de l'Ecole française, dès avant mon départ et dans les années qui suivirent; de l'Académie du Japon, grâce à l'intervention de MM. Nagao et Tsuji; de la Maison franco-japonaise; de la Fondation pour le centenaire de Takakusu Junjirō, présidée par M. Yamada Ryūjō et administrée par la Maison franco-japonaise; ce dernier subside, particulièrement généreux, a pu servir aussi à rémunérer des collaborateurs. M. Sawayama Kuniji, grand ami de la France, et M. Tsuji s'associèrent pour prêter une collection au *Hōbōgin*, sans délai de restitution. La rédaction dispose

également d'une collection en cours de réimpression, grâce à la générosité de M. Makita Tairyō, professeur émérite de l'Institut des sciences humaines (Jimbun kagaku kenkyūsho) de l'Université de Kyōto, qui reçoit les volumes de l'éditeur et les cède au *Hōbōgin*.

L'équipe rédactionnelle put être maintenue, puis renforcée. Le contrat avec le Mombushō étant arrivé à expiration en 1969, M. Durt fut pris en charge par l'Ecole française d'Extrême-Orient dès l'année suivante. Les efforts et la bonne volonté de MM. Ōjihara et Kajiyama Yūichi, professeurs associés puis professeurs à l'Université de Kyōto, permirent de trouver des remplaçants à M. Katsura, parti pour l'Amérique: ce furent MM. Oki Kazufumi et Hayashima Osamu et enfin M. Mimaki avec qui la collaboration japonaise prit un tour nouveau, comme on le verra plus bas. A Paris, M. Demiéville continuait à diriger les destinées du *Hōbōgin*, tandis qu'à Lausanne le rédacteur en chef, très sollicité par les exigences d'un nouveau poste où tout était à créer, s'efforçait néanmoins de faire face à ses obligations.

Durant l'année universitaire 1968–1969, un collaborateur temporaire fut trouvé en la personne de M. Antonino Forte, qui était alors boursier du Consiglio Nazionale italiano delle Ricerche, et qui nous est revenu en 1976, historien chevronné et enthousiaste du bouddhisme des Tang, à titre de membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient et de collaborateur à plein temps. Dès 1969, toujours sous l'égide de l'Ecole française, le *Hōbōgin* gagnait encore une collaboratrice de grande valeur en la personne de Mme Anna Seidel, sinologue, élève de MM. Max Kaltenmark et Rolf Stein, qui, pour le plus grand bien de notre dictionnaire, combine maintenant les études bouddhiques avec la formation taoïste reçue de ses maîtres. Depuis 1971, un jeune chercheur belge, M. Robert Duquenne, élève de M. Etienne Lamotte comme son devancier M. Durt, se spécialise avec une autorité toujours plus affirmée dans les articles d'iconographie tantrique. Grâce à l'appui de MM. Akiyama Terukazu et Iyanaga Shōkichi à Tokyo, de MM. Kajiyama et Kumoi Shōzen à Kyōto, M. Duquenne est actuellement boursier de la Fondation japonaise pour la promotion de la science (Nihon Gakujutsu Shinkō kai); nous espérons vivement que cette institution lui continuera sa bienveillance. Enfin, le subside de la Fondation Takakusu a permis au *Hōbōgin* de s'assurer en 1972 la collaboration de M. Iyanaga Nobumi, fils de M. Iyanaga Shōkichi, et actuellement élève titulaire de l'Ecole des hautes études à Paris, où il prépare un diplôme sous la direction de M. Bernard Frank.

C'est ainsi que l'Institut du *Hōbōgin* s'est constitué puis organisé sous la direction de M. Durt et de Mme Seidel, au cours d'années parfois

difficiles, mais qui apportèrent maint témoignage de l'intérêt et de la générosité des institutions japonaises à son égard.

Où en est le travail à cette heure? Il en va, pourrais-je dire, comme du chantier d'un grand immeuble. Il faut tout d'abord assurer les bases, établir les fondations, et pendant un certain temps l'ouvrage semble ne pas avancer, ne pas sortir de terre. Puis tout à coup l'édifice jaillit. C'est à ce point qu'en est maintenant le *Hōbōgin*. Je rappelle tout d'abord que parmi les anciens fascicules, le premier et le deuxième, contrairement à ce que l'on croit parfois, ne sont pas épuisés; ils sont disponibles chez les deux éditeurs, ainsi que le fascicule annexe, sur lequel je reviendrai par la suite. Le Fascicule III a été réimprimé en 1974, comme je l'ai déjà mentionné.

Quant aux nouveaux fascicules, le IV a paru en 1967. Le V est en instance de publication: on corrige les épreuves de la première moitié, tandis que la seconde reçoit ses dernières mises au point. Ce fascicule terminera le premier tome de l'ouvrage, et sera donc accompagné d'un volume d'index. Le Fascicule VI est en voie d'achèvement. Quatre articles ont reçu le visa du rédacteur en chef; les autres, sauf un, sont en état de rédaction avancée. Le Fascicule VII est déjà en préparation; les articles y seront plus courts que dans les fascicules précédents, où ils avaient eu tendance à se développer en monographies.

Outre les fascicules de l'encyclopédie à proprement parler, le *Hōbōgin* comprend encore, comme on sait, un Fascicule annexe paru en 1931 et contenant les tables des 55 premiers volumes du Canon chinois de l'ère Taishō, et qui est le seul instrument d'accès à cette collection en langue occidentale. Il n'est pourtant pas exempt de certains défauts: innombrables fautes d'impression laissées par une lecture négligente des épreuves, et assez nombreuses erreurs dans la lecture des caractères. Mais son principal inconvénient était de ne comprendre ni la partie japonaise ni le supplément iconographique du Canon de Taishō, parus tous deux après son élaboration. C'est à l'initiative de M. Hubert Durt que l'on doit la mise en œuvre d'une refonte de ce Fascicule annexe, corrigée, mise à jour, et considérablement augmentée puisqu'elle couvrira l'ensemble des 100 volumes du *Taishō Daizōkyō*. En fait, il s'agit là d'un ouvrage nouveau, qui paraîtra sous le titre de *Répertoire du Canon bouddhique sino-japonais*; et qui paraîtra prochainement, avant même le Fascicule V, puisque la correction des épreuves arrive à son terme: travail d'une aridité et d'une acribie sans pareilles, qui exerce en ce moment la patience et le dévouement de Mme Seidel et de M. Durt. M. Paul Demiéville a fait d'emblée bénéficier le nouveau *Répertoire* de ses corrections et de ses remarques. Quant au

rédacteur en chef, au vu des épreuves, il applaudit enfin à une entreprise qu'il n'avait tout d'abord accueillie qu'avec réserve, soucieux de l'avancement de l'encyclopédie.

Une revue des dix dernières années, sous peine d'être incomplète, demande que soient mentionnés la rédaction en chef et les problèmes qui lui sont propres. Elle a paru souvent constituer un goulot d'étranglement: les articles attendaient trop longtemps leur correction chez le rédacteur en chef. Certes, il est difficile d'assumer deux fonctions dont l'une est un poste à plein temps, et dont l'autre en justifierait fort bien un second. Cette situation n'est d'ailleurs pas sans précédent historique: on peut observer que le *Hōbōgin* d'avant-guerre a commencé à marquer le pas du jour où le rédacteur en chef d'alors, M. Paul Demiéville, est rentré en Europe pour y prendre un poste. Et je ne suis pas un Demiéville. Mais, à mon modeste niveau, il y a des exigences sur lesquelles je ne transige pas. Une rédaction claire, à laquelle j'attache d'autant plus de prix que je n'y parviens moi-même qu'à grand-peine. Une présentation soignée: un simple effort de présentation peut à lui seul éliminer bien des erreurs et bien des à-peu-près; et son importance est encore accrue depuis d'apparition des nouvelles techniques d'imprimerie, qui demandent des textes parfaitement au point. Une rigueur absolue dans les références: dans un ouvrage qui est lui-même un ouvrage de référence, on ne doit pas trouver de référence fausse ou approximative. On conçoit que de telles exigences puissent se traduire par une correction minutieuse, de longues vérifications; sans parler des usages rédactionnels du *Hōbōgin*, assez spéciaux, presque toujours justifiés au fond, mais souvent gênants ou déroutants au premier abord, et qui demandent de la part des collaborateurs tout un apprentissage et toute une discipline.

Le *maṇḍala* du *Hōbōgin* resterait sans vertu si je ne plaçais en son centre notre directeur et notre maître, M. Paul Demiéville, qui, tel le Buddha Vairocana, jette son rayonnement bénéfique sur toute l'entreprise. A 83 ans, il continue d'assumer toute sa part et plus que sa part des travaux aussi bien administratifs que scientifiques. Non seulement il revoit les articles avec une rapidité, une élégance, une pertinence qui contrastent avec les pesanteurs et les hésitations de la rédaction en chef, mais il reste d'une disponibilité sans limite lorsqu'il s'agit de faire une démarche, de solliciter un subside, de stimuler un éditeur ou une administration, de soutenir un débutant. Son humanité, sa libéralité n'ont d'égales que sa rigueur intellectuelle et son immense information.

4. La collaboration japonaise au *Hōbōgin*

Il me reste à évoquer, pour terminer, un point qui tient particulièrement à cœur à l'orateur et, j'en suis persuadé, à ses auditeurs: celui de la collaboration japonaise au *Hōbōgin*. Tout ce qui précède aura déjà suffisamment montré ce que nous devons aux institutions de ce pays, à nos collègues japonais, et à quel point le *Hōbōgin* se trouve solidaire de la vie universitaire japonaise, notamment de la vie des groupes indianiste et bouddhisant de la Faculté des Lettres de l'Université de Kyōto. Néanmoins, la question est d'une telle importance que je voudrais en présenter brièvement un tableau d'ensemble, au risque de quelques redites.

La collaboration japonaise s'exerce, comme on l'a vu, dans trois domaines: administratif, financier, scientifique. Collaboration administrative: on a vu le rôle capital que jouait, sur ce point, la Maison franco-japonaise. Collaboration financière: les subsides nous ont été accordés avec générosité. Ce sont des fonds japonais qui ont permis d'acquérir une bonne partie de la bibliothèque du *Hōbōgin*, notamment des grandes collections; qui ont rémunéré tout d'abord M. Durt, et maintenant M. Duquenne; qui ont rétribué nos collaborateurs scientifiques venus de l'Université de Kyōto.

La collaboration scientifique se situe sur plusieurs plans: l'accueil, les équipements, la collecte des matériaux, la rédaction des articles.

Le travail scientifique se veut désincarné, et, de fait, il est des tempéraments qui peuvent poursuivre leur recherche imperturbablement, dans n'importe quelles circonstances. Il me paraît cependant que plus nombreux sont les individus diversement sensibles au cadre, aux conditions du travail, aux ambiances, au *kimochi* pour employer l'intraduisible terme japonais. Installé à Kyōto dès sa reprise en 1962, le *Hōbōgin* allait donc être, d'entrée de jeu, dépendant de l'accueil qu'il recevrait de l'Université de cette ville. Or cet accueil dépassa en cordialité et en ouverture mes prévisions les plus optimistes. MM. Nagao et Hattori Masaaki s'ingénièrent à faciliter les premiers pas de ce novice catapulté dans une langue et dans une civilisation qu'il connaissait à peine. M. Ōjihara devint dès l'abord ce qu'il est toujours resté depuis: le premier de nos guides bénévoles, *agryaḥ kalyāṇamitrāṇām*. C'est lui qui orienta plusieurs doctorants de l'Université de Kyōto vers le *Hōbōgin*; et son action de présence est inappréciable: il est toujours là, accueillant, disponible, prêt à faire une démarche, à donner un renseignement, à aplanir une difficulté. Le *Hōbōgin* trouvait également des amis sûrs à l'Institut des sciences humaines: MM. Kawakatsu Yoshio, Fujieda Akira et surtout Makita Tairyō. Parmi les Universités

bouddhiques, des relations suivies s'établissaient avec l'Université Ōtani; la haute influence de Yamaguchi Susumu n'y fut pas étrangère, et nous sommes heureux de l'appui que nous donne M. Kumoi Shōzen. Tokyo prenait également sa part de l'accueil: nous savons tout ce que nous devons, dans tous les domaines, au poids et à l'efficacité d'un homme tel que M. Tsuji; le Séminaire de philosophie indienne de l'Université de Tokyo nous était ouvert par la bienveillance de MM. Nakamura Hajime, Hirakawa Akira, Hara Minoru; pour tout ce qui touchait à l'iconographie et à l'illustration, M. Akiyama Terukazu se révélait un conseiller sûr, obligeant et courtois.

Quant aux équipements, on a vu combien diverses et généreuses furent les interventions japonaises qui contribuèrent à constituer et à enrichir la bibliothèque du *Hōbōgin*. Mais quelle que soit sa réelle richesse, l'ampleur du champ de recherche dépasse de loin ses ressources. C'est pourquoi il est de toute importance que les collaborateurs continuent à trouver les facilités d'accueil qui leur ont toujours été accordées par les bibliothèques universitaires, notamment par les bibliothèques des sections et séminaires de la Faculté des Lettres de Kyōto.

Pour la collecte des matériaux, la collaboration japonaise a joué un rôle capital dès les origines du *Hōbōgin*: je rapellerai les noms des membres les plus marquants de la première équipe, MM. Yamada Ryūjō, Hasuzawa Jōjun, Kuno Hōryū. Cette collaboration reprit dès la reprise du travail. M. Nagao, puis M. Kajiyama voulurent bien "prêter" au *Hōbōgin* leurs meilleurs élèves, qui accomplirent leur tâche avec cette rapidité, cette aisance, cette sûreté que nous envions toujours à nos collègues japonais dans leur maniement de l'énorme littérature chinoise. Six se succédèrent ainsi, MM. Aramaki Noritoshi, Ichigō Masamichi, Katsura, Oki, Hayashima et Mimaki.

La participation japonaise directe à la rédaction des articles est en revanche un fait nouveau. Certes, Takakusu Junjirō est l'auteur de plusieurs articles; mais il les rédigea en japonais, et ils furent ensuite adaptés en français par M. Paul Demiéville; tandis qu'ont été rédigés directement en français les articles dus à M. Iyanaga Nobumi et à M. Mimaki, qui paraîtront dans les Fascicules V et VI. L'initiateur de cette nouvelle formule est M. Mimaki, élève de MM. Kajiyama et Ōjihara, actuellement maître assistant à l'Institut des sciences humaines: brillant sanscritiste, brillant logicien, brillant tibétisant, et brillant francisant, ajouterai-je au prix d'une faute de français . . . C'est ici le lieu de rendre un hommage de plus à M. Ōjihara, le disciple de Louis Renou, qui a formé une école d'indianistes japonais connaissant le français, dont l'existence autorise bien

des espoirs non seulement dans le domaine de l'indianisme pur, mais aussi dans celui des études bouddhiques.

Conclusion

Mesdames et Messieurs, j'ai déjà trop longuement sollicité votre attention; il est temps de conclure. — Après des années de tension et de doute, le travail accompli apparaît en pleine lumière, et les perspectives s'éclairent. On corrige les épreuves du nouveau *Répertoire* et du Fascicule V; le Fascicule VI est en voie d'achèvement, le VII en préparation. Une équipe stable est constituée, qui permet au *Hōbōgin* de trouver ce qu'il cherchait depuis longtemps: une cadence de publication régulière, à raison probablement d'un fascicule tous les trois ans. J'en veux rendre hommage à M. Paul Demiéville, dont l'*adhiṣṭhāna*, l'incomparable ascendant, continue à soutenir et à inspirer toute l'œuvre; mais aussi et plus encore à ceux qui, ici même, ont porté le fardeau tout au long de ces années, en particulier aux deux têtes de l'Institut du *Hōbōgin*, M. Hubert Durt et Mme Anna Seidel. Outre sa contribution scientifique, M. Durt a le premier affronté les questions d'organisation et de recrutement que je n'avais pas eu le temps ou le courage d'aborder. Mme Seidel a apporté le concours précieux de sa formation sinologique et de son tempérament réalisateur. Tous deux ont pris leur part des problèmes posés par l'impression en temps de renchérissement et de profonde transformation des techniques. Les résultats que je viens de dire, c'est bien à eux que nous les devons; je suis heureux, au terme de cet exposé, de les en féliciter et de les en remercier au nom de la direction, de la rédaction en chef et de tous ceux qui ont collaboré à leur travail.

Jacques May

Akiyama Terukazu	秋 山 光 和
Aramaki Noritoshi	荒 牧 典 俊
Daizōkyō	大 藏 經
Fujieda Akira	藤 枝 晃
Furansugo no kanwa Bukkyō jutsugo kaisetsu jiten	フランス語の 漢和佛教術語 解説辭典
Guo Liying	郭 麗 英
hanare	離 れ
Hara Minoru	原 實
Hasuzawa Jōjun	蓮 澤 成 淳
Hattori Masaaki	服 部 正 明
Hayashima Osamu	早 島 理
Hirakawa Akira	平 川 彰
Hōbōgin	法 寶 義 林
Hōbōgin henshū iinkai	法寶義林 編集委員會

Hōbōgirin kenkyū sho	法寶義林研究所
Ichigō Masamichi	一 郷 正 道
Ida Mitsuko	位 田 美 津 子
Iyanaga Nobumi	彌 永 信 美
Iyanaga Shōkichi	彌 永 昌 吉
Jimbun kagaku kenkyūsho	人文科學研究所
Kajiyama Yūichi	梶 山 雄 一
Katsura Shōryū	桂 紹 隆
Kawakatsu Yoshio	川 勝 義 雄
keiyakusha	契 約 者 持
kimochi	氣 持
Kumoi Shōzen	雲 井 昭 善
Kuno Hōryū	久 野 芳 隆
Makita Tairyō	牧 田 諦 亮
Mimaki Katsumi	御 牧 克 巳
Mochizuki	望 月

Mombushō	文 部 省
Nagao Gajin	長 尾 雅 人
Nakamura Hajime	中 村 元
Nihon Gakujutsu Shinkō kai	日 本 學 術 振 興 會
Ōjihara Yutaka	大 地 原 豊
Oki Kazufumi	沖 和 史
Ono Gemmyō	小 野 玄 妙
Ōtani daigaku	大 谷 大 學 院
Rinkō-in	林 光 院
Sawayama Kuniji	澤 山 國 治
Taishō Shinshū Daizōkyō	大 正 新 修 大 藏 經
Takakusu Junjirō	高 楠 順 次 郎
Tōhō Gakkai	東 方 學 會
Tsuji Naoshirō	辻 直 四 郎
Tsukamoto Zenryū	塚 本 善 隆
Yamada Ryūjō	山 田 龍 城
Yamaguchi Susumu	山 口 益 夫
Yamaji Shizuo	山 路 鎮 夫